

## Article

---

« Artistes in situ »

[s.a.]

*Inter* : *art actuel*, n° 80, 2001-2002, p. 46-48.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/46071ac>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [erudit@umontreal.ca](mailto:erudit@umontreal.ca)



## CONSTANZA CAMELO

### Perdre ses clefs dans le désert

C'est dans la rue que l'artiste colombienne Constanza CAMELO fait son action. En face de la galerie Le Lieu, sur la rue du Pont, contre la façade d'un centre d'habitation pour handicapés physiques, l'artiste a dressé une architecture éphémère qui fait d'emblée songer à un immense lit superposé. Sur des échafaudages de chantier sont disposés deux matelas rayés à deux hauteurs différentes. Le premier est percé d'un bol de toilette et le second d'un simple trou par où l'artiste peut se glisser pour se déplacer d'une hauteur à l'autre. Du côté gauche sont disposés des gyrophares, et un écran de dentelle blanche est tendu entre le premier matelas et le sol. On peut remarquer aussi la présence d'une sorte de cadre dans lequel est disposé comme un échantillonnage de systèmes de fermeture à clef. L'artiste commence son action en grimpant sur le premier matelas par une échelle. Elle enfle une sorte de bonnet de nuit qui évoque aussi les bonnets de laine péruviens. Elle revêt également une combinaison d'hiver, comme une sorte de grand pyjama blanc. Sa silhouette nocturne paraît toute petite dans ce lit géant. Après qu'elle s'est ainsi habillée, une image vidéo apparaît sur l'écran de dentelle placé face à nous au centre de la structure : gros plan sur un visage de femme dont on ne voit que la bouche et le nez. Une bouche qui absorbe des clefs l'une après l'autre avec une certaine lenteur et semble littéralement les avaler. Simultanément à la vidéo, Constanza CAMELO, qui est montée sur le matelas du haut, fait glisser puis tomber par les deux trous percés dans les matelas une pluie de clefs qui tambourine sur le sol. L'artiste répète longuement ce geste et dit, à trois reprises, d'abord en espagnol, puis en français et en anglais : « Dans le désert, j'ai perdu mes clefs. »

Une fois les clefs toutes éparpillées sur le sol, un téléphone cellulaire se met à sonner, Constanza CAMELO décroche. On entend à l'autre bout du fil : « Allô? » L'artiste répond sur le ton neutre d'un répondeur téléphonique : « Je ne suis pas ici ni là-bas pour le moment, SVP, laissez votre message. » À deux autres reprises au cours de la performance, des appels viendront ponctuer, interrompre le fil de l'action ; en anglais et en espagnol, la même réponse reviendra.

L'artiste prend dans ses mains des papiers blancs qu'elle enrôle pour en faire une sorte de tube. Sur l'écran une seconde séquence vidéo est projetée : au son d'un souffle respiratoire très marqué, deux paumes de mains ouvertes occupent tout l'écran ; parfois elles s'écartent un peu l'une de l'autre et laissent apparaître la représentation d'une troisième main (peinture ou photo ?) dont on voit aussi la paume. Soudainement, derrière la structure, sur la façade qu'éclaire un gyrophare en marche, une lumière s'allume à l'une des fenêtres qu'ouvre un homme qui tient une guitare. Il joue alors pour les passants dans la rue la chanson populaire de la *Cucaracha*. Son apparition comique dure un bon bout de temps, comme un vieux disque rayé. Lorsqu'il disparaît, Constanza CAMELO, toujours placée sur le matelas du haut, frappe à trois reprises avec son tube de papier sur une sorte de ligne de farine qui, au contact du tube, fait comme un nuage de poussière blanche qui passe doucement devant l'image des mains ouvertes. Avant chaque coup, elle dit, toujours en espagnol, en français et en anglais : « J'aurais aimé me dire oui, mais je me suis dit non. »

De nouveau, le téléphone portable et l'artiste qui répète comme une machine absurde : « Je ne suis pas ici ni là-bas pour le moment, veuillez laisser votre message. »

L'artiste est alors descendue par le trou sur le matelas du bas. La vidéo s'éteint. Une autre figure humaine apparaît : un homme au long manteau noir, la tête masquée par une tête de dragon chinois, va jusqu'au lit géant, regarde de ses grands yeux de bête orientale l'artiste en pyjama perchée en hauteur, et disparaît dans la rue aussi subrepticement qu'il était apparu.

Un téléphone cellulaire se met à sonner, CONSTANZA CAMELO décroche. On entend à l'autre bout du fil : « Allô? » L'artiste répond sur le ton neutre d'un répondeur téléphonique : « Je ne suis pas ici ni là-bas pour le moment, SVP, laissez votre message. »



#### ARTISTES IN SITU

CONSTANZA CAMELO par Mariette BOUILLET  
SKIP ARNOLD, CHRISTIAN MESSIER par Richard MARTEL



Constanza CAMELO touche le matelas, le dépèce sur toute sa longueur et le vide de sa laine. Une troisième bande vidéo est projetée : sur un fond noir se détachent trois chaises. Une femme nue entre dans le cadre, sûrement l'artiste elle-même, et, se mouvant dans un ralenti très lent, elle s'assoit sur chacune d'elles, l'une après l'autre, en nous tournant le dos, puis s'assoit à terre et renverse d'un geste de son bras droit les chaises qui tombent comme des dominos. Parallèlement à la lenteur de l'image, Constanza CAMELO sort du ventre du matelas un petit miroir d'enfant, puis deux, puis trois qu'elle jette par terre après s'y être regardée et nous avoir renvoyé notre image. Elle accompagne ses gestes des paroles suivantes, toujours en français, en espagnol puis en anglais :

• DÉLOCALISADA, DÉPLACÉE, DISLOCATED  
RELOCALISÉE, REPLACÉE  
MAL-LOCASIDA, MAL-PLACÉE. •

Les miroirs sont en éclats sur le sol.

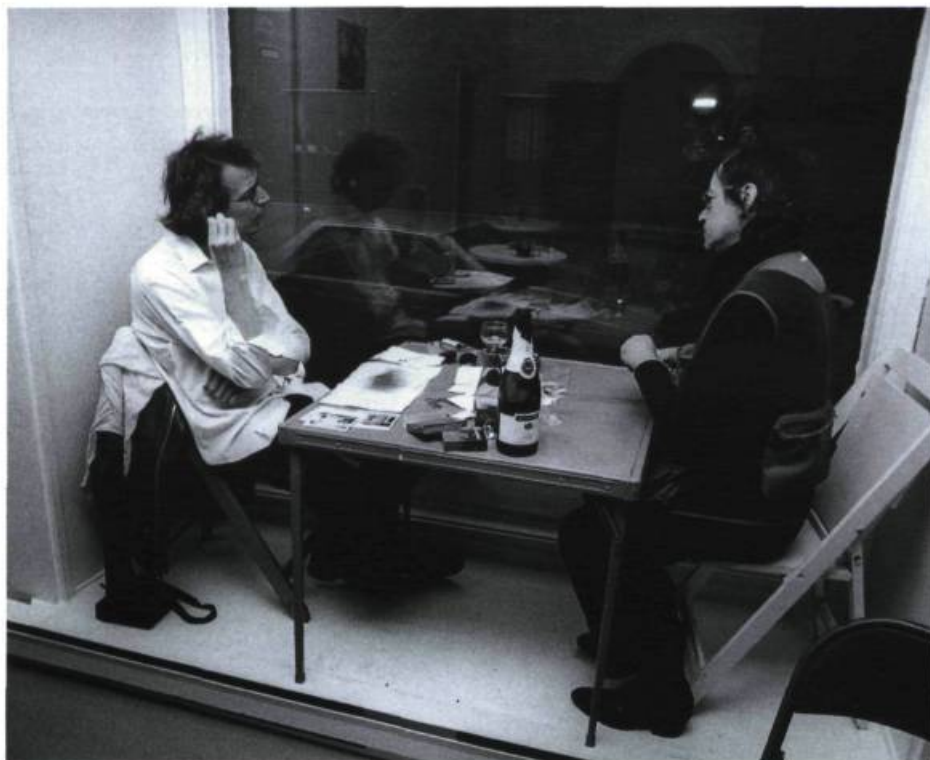
Constanza CAMELO descend l'échelle. Le portable sonne de nouveau : « Allô? » La réponse : « Je suis ici et là-bas pour le moment, SVP, laissez votre message. » L'artiste rassemble à genoux les clés éparpillées sur un plateau qu'elle fait glisser sur le trottoir en dehors de la structure. Elle aussi se glisse sous l'échafaudage, se dresse sur le plateau, regarde en l'air, tourne trois fois sur elle-même et remet ses chaussures.

Celui qui pivote sur lui-même ne sait jamais vers où son regard portera : est-ce le nord, le sud, l'est, l'ouest, le nord, le sud? Déboussolé, il est le centre d'un entre-deux inconnu perpétuellement changeant. Cette image finale de l'artiste qui tourne sur elle-même prend toute une résonance dans l'écho des paroles prononcées de cette voix atone qui a perdu son identité, cette voix impersonnelle aussi brisée que les petits miroirs sur le sol : « Je suis ici et là-bas pour le moment, SVP, laissez votre message. » Celle qui a « perdu ses clés dans le désert » se retrouve dans le no man's land de l'entre-deux, entre deux matelas pour dormir et rêver éveillée, entre deux ou trois langues pour parler, entre deux cultures pour vivre, entre deux chaises, entre deux mains ouvertes, entre deux choix à faire, peut-être celui de rester ou celui de partir : « J'aurais aimé me dire oui, mais je me suis dit non. »

Les matelas sont nus, sans drap, comme pour une nuit provisoire dans une chambre d'hôtel miteuse où l'on ne restera pas... Encore une fois<sup>1</sup>, à bord de ce lit double échoué sur le trottoir, éclairé de l'urgence d'un gyrophare, Constanza CAMELO évoque le sort des DÉPLACÉS, REPLACÉS, MAL-PLACÉS...

Installée entre les deux apparitions stéréotypées du joueur de guitare latino à la fenêtre et du dragon chinois sur le trottoir, c'est finalement toute la question du déplacement des hommes et de leur culture que l'artiste aborde entre métissage et ghettoïsation, mémoire vivante et mémoire morte, enracinement et déracinement perpétuel...

<sup>1</sup> Voir revue *Inter* 74, l'article « 48 heures/48h, 48 chambres/rooms », de Mariette BOUILLET.



## SKIP ARNOLD

Pour Skip ARNOLD, c'est l'artiste qui est l'œuvre ; il réalise des types d'installations corporelles où la disposition du sujet artiste, sa présence corporelle, trouve d'abord sa finalité.

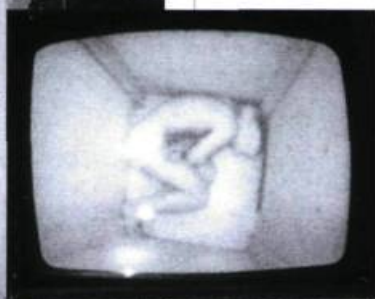
Pour Québec, ARNOLD s'est assis à une petite table, recevant des gens en face de lui pour parler de toutes choses, tous les après-midi de la rencontre, d'une heure à cinq heures, s'arrachant les cheveux un à un, lentement, tout en sirotant du vin rouge.

On pouvait ainsi le voir, dehors, par la fenêtre, s'attaquer progressivement à son système pileux, objet et sujet de son action, pendant les après-midi du festival.

Tous les après-midi, d'une heure à cinq heures, SKIP ARNOLD s'arrache les cheveux un à un, lentement, tout en sirotant du vin rouge.







## CHRISTIAN MESSIER

Christian MESSIER est bien connu du micromilieu de l'art à Québec. Depuis plusieurs années il se commet dans l'accomplissement d'actions artistiques dans lesquelles le corps devient la matière essentielle de la proposition. MESSIER nous avait précédemment parlé de son intention de vivre une expérience de réclusion... presque totale. Son idée : s'enfermer dans une boîte pendant cinq jours, nu, les yeux bandés, mangeant des fèves dans des bocaux qui, une fois les fèves ingurgitées, deviennent les contenants pour les matières corporelles rejetées.

Nous lui avons donc proposé de réaliser cette action à l'intérieur de la rencontre. Il a accepté en mentionnant qu'il aurait aussi à se priver d'assister aux performances. Nous ne nous doutions pas que cette action allait attirer autant les médias, et c'est trois reportages pour cette seule activité que TQS réalisera autour de la rencontre !

À la fin du festival, nous avons sorti l'artiste de sa performance extrême, dirait-on – clin d'œil à ST-ONGE –, ce qui coïncidait également avec son anniversaire! Puis nous avons célébré le tout au champagne: c'était la fin de cette rencontre performative.

L'idée de CHRISTIAN MESSIER : s'enfermer dans une boîte pendant cinq jours, nu, les yeux bandés, mangeant des fèves dans des bocaux qui, une fois les fèves ingurgitées, deviennent les contenants pour les matières corporelles rejetées.



### RENCONTRE INTERNATIONALE D'ART PERFORMANCE | QUÉBEC 2000

**Direction artistique**  
Richard MARTEL

**Assistance à la coordination**  
Nathalie PERREAULT

**Attachée de presse**  
Suzanne VERTEY

**Direction technique**  
Henri-Louis CHALEM

**Graphisme et visibilité**  
Nathalie PERREAULT

**Soutien technique**  
Michel St-ONGE, Lucie MARCOUX, Sylvie MARTEL, Thérèse CASAVANT, Fannie GIGUÈRE

**Présentation en réseau**  
Langage Plus (Alma), 3<sup>e</sup> Impériale (Granby), Grave (Victoriaville), Silex (Trois-Rivières), Clark (Montréal), Fado (Toronto), New Dance Horizon (Régina)

Merci à la Bande Vidéo et à La Chambre Blanche

### Crédits de participation

Conseil des arts et lettres du Québec  
Conseil des arts du Canada - Inter Arts  
Entente MCC - Ville de Québec  
Ministère des Relations internationales  
Australian Arts Council  
Goethe Institut  
British Council  
Radio-Canada  
Pro-Helvetia  
Consulat général de France